

MARDI

12 MARS 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 16; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue St-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIEME ANNEE.

N° 159.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

12 mai 1831, saisie de la Tribune; troubles graves à Avignon. — 12 mai 1832, saisie du Nouveau Gargantua, brochure; troubles à Orléans et à Grenoble. — 13 mars 1831, saisie de la Gazette de Bretagne à Rennes, et du Journal du Commerce de Lyon; désordres à Arnave (Arriège); acquittement du National et du Mouvement; scènes sanglantes à Grenoble.

LA MONARCHIE EST MALADE.

A l'aide! à l'aide! docteurs, à mon secours! Non, je ne veux pas mourir; venez, je vous couvrirai d'écus d'or si vous pouvez trouver un remède qui me rende un peu de vie; je lèverai sur les peuples des milliards que je vous donnerai si vous savez prolonger mon existence, qui s'en va rapide et souffrante; si vous avez assez de science pour rajeunir un corps si droit et si beau naguère, aujourd'hui usé, courbé comme un jonc que deux mains retiennent à chaque bout, et tout décrépit de fatigues et d'insomnies.

Ah! c'est là, c'est là qu'il m'ont frappée, c'est là que je souffre; j'ai peine à tirer un soufle de ma poitrine oppressée..... Il faudra donc mourir!

Ils vinrent, ils vinrent en foule, les médecins et les donneurs de conseils; charlatans de toute espèce, ayant remèdes contre tous les maux, spécifiques contre toutes les douleurs; ils accoururent, car là où l'on promet des trésors, il vient toujours des hommes aux doigts crochus, prêts à prendre et à garder, qui, pour s'enrichir, flatteront les dernières faiblesses du mourant, nourriront son dernier espoir, dussent-ils pour cela ruiner ses héritiers.

Il ne s'en trouva qu'un, franc et bourru, un Desge-nettes, qui l'examina attentivement, se prit à sourire avec une ironie amère et poignante, et osa crier à ses

oreilles assourdies de louangeuses espérances: Il faut mourir, vieille ribaude! en vain tu veux aujourd'hui demeurer immobile, le tombeau s'avance vers toi; car tes nuits d'orgies ont brûlé dans tes artères le sang qui te restait après tant de jours de combats. Les milliards que tu prélèveras en pressurant les nations ne te donneront pas un jour de plus d'existence; le pur sang des peuples que tu peux faire couler encore dans ta dernière heure d'agonie, ne fera que rougir le pavé et ne s'infiltrera pas dans tes veines pour remplacer celui qui te manque. Impuissante et caduque, il faut tomber! il faut tomber de ton char usé dont l'essieu crie et va se rompre; il faut tomber! car tes mains anguleuses et ridées ne peuvent plus tenir les rênes des coursiers qui t'emportent, car tes yeux éteints et à demi fermés ne voient pas le but de la route où tu t'engages.

C'est vainement que tu te revêts d'habits chamarrés d'or, que tu blanchis ton cou et plâtres ton visage, tu ne peux plus séduire personne; tu n'auras d'amis que ceux que tu entretiens; mais un jour, bientôt, on te refusera l'or qui paie leurs débauches, et alors, vois-tu, les avides qu'ils sont t'accableront d'injures et de coups.... Vieille ribaude, il faut mourir!

Ah! vous criez que nous sommes des faiseurs d'utopies, des rêveurs insensés, des systématiques dont les aberrations font sourire de pitié, et tout cela parce que nous espérons, parce que nous attendons la république qui, selon nous, ne peut pas tarder à venir. Eh bien! regardez donc autour de vous, osez donc contempler votre monarchie crevassée, percée à jour en mille endroits par les boulets de la philosophie et de la civilisation, et s'avancant vers un nouveau monde comme un vaisseau qui ferait eau de toutes parts, et comme lui prête à s'abîmer sans pouvoir toucher au port. Voyez-là dans les Espagnes, hésitant entre une jeune femme et un vieillard accouplés par la politique, comme l'hiver



au printemps, comme un cadavre à une jeune fille, et se traînant, elle, délabrée et languissante à travers les conspirations de ses ennemis et les crimes des volontaires qu'elle soudoie. Regardez le Portugal, où son trône est ébranlé par le canon de la guerre civile, où sa couronne coupée en deux parts chancelle sur le front de deux parjures, appuyée d'un côté par des étrangers, soutenue de l'autre par des fanatiques stipendiés. A vos portes, l'Allemagne s'agite, d'une main ébranlant son vieux joug, et de l'autre arrachant chaque jour quelques plumes à l'aigle qui tente vainement de l'étouffer dans ses serres. Et quand je dis l'Allemagne, je généralise par générosité, car j'aurais pu citer la Hongrie frémissante au seul nom de la Pologne outragée; Stuttgart poussant la liberté en avant et la soutenant contre la monarchie, qui recule en défendant le terrain pied à pied; Cassel dont le tribunal condamne le ministère à une amende, et le procureur du roi à une réprimande, pour avoir, injurié et arbitrairement éloigné un écrivain politique.

Vous me direz sans doute que vous reniez la vieille Europe dont vous vous êtes séparés par vos révolutions, et que l'Angleterre et la France ayant modifié leur gouvernement sur les idées nouvelles des peuples, je ne dois prendre qu'elles pour exemple. Eh bien! j'accepte le combat dont vous avez rétréci le champ-clos, et je soutiens que votre monarchie tempérée, votre monarchie constitutionnelle, comme vous l'appellez, va s'écrouler bientôt, lésardée qu'elle est déjà, comme un monument inachevé que la pluie dégrade et que l'orage ébranle. Et si je n'avais pas de preuves à l'appui de mon opinion, vous m'en donneriez vous-mêmes, et si je n'avais pas d'armes, vous prendriez soin de m'en fournir. En effet, malade et presque mourante en Angleterre comme en France, la monarchie ne peut plus se soutenir avec le régime ordinaire, elle demande des lois d'exception: en Angleterre, pour lutter contre l'Irlande, dont l'opposition timide d'abord et tremblante, grandie peu-à-peu, s'avance aujourd'hui le fusil à la main prête à renverser les soldats qu'on lui oppose; en France elle n'a pas même le prétexte d'une nation étrangère par ses mœurs, sa religion, ses habitudes politiques, c'est contre les Français mêmes, qu'elle demande le droit de frapper à son gré, d'exiler ou de tuer quiconque la gêne dans son allure, quiconque tenterait de l'arrêter dans une marche rétrograde.

Oh! quand on en est réduit là, on marche à grands pas vers sa tombe; quand un malade demande au médecin un remède violent, terrible, il a peu de confiance en ses forces; quand les deux premiers empires de l'Europe croient que les lois sont impuissantes à défendre la société contre elle-même, il faut crier à la monarchie qui les gouverne: abdique, abdique avant que la couronne tombe de ton front! ton règne est fini... Vieille ribaude, il faut mourir!

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 de ce mois, sont priés de le renouveler pour ne point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.

Obsèques du citoyen Comini.

Ces obsèques, qui ont eu lieu dimanche matin, à la Croix-Rousse, avaient attiré un concours immense. Certes! ce dût être une grande leçon pour les aristocrates, pour les hommes infatués encore de leur naissance et de leur rang, que le convoi d'un prolétaire suivi de plus de quatre mille citoyens! Si le pouvoir pouvait ouvrir les yeux et voir ce qui se passe autour de nous, ce serait pour lui un avertissement salutaire que ces derniers honneurs rendus à la cendre d'un chef d'atelier, d'un travailleur qui, pour mériter l'estime de ses concitoyens, n'a pas besoin des faveurs du gouvernement.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe du défunt.

Le citoyen Cravotte, le premier, s'est exprimé en ces termes :

PAR M. CRAVOTTE.

Chaque jour la mort trop féconde exerce ses fureurs dans les rangs des citoyens, chacun de nous dans ce champ de mort pleure peut-être l'une de ses victimes. Mais que ces coups nous semblent cruels, lorsqu'ils sont inattendus, lorsque, se jouant de toutes les probabilités, elle imite la foudre qui souvent éclate et tue sans que rien ait présagé la tempête. Hélas! c'est ainsi que nous avons perdu Pierre Comini, il était au milieu de nous, plein de force et de santé, sa constitution vigoureuse promettait au soir de sa vie de belles et nombreuses journées; quelques heures se sont écoulées, et nous sommes pour toujours séparés, hier il parlait avec nous d'espérances, de projets, de l'avenir du pays; nous l'accompagnons aujourd'hui à sa dernière demeure, et son enveloppe mortelle est déjà recouverte de la terre sacrée et funéraire qui trop souvent est la terre de l'oubli. Mais elle sera pour moi celle des souvenirs les plus déchirants; comment pourrai-je oublier qu'une longue et étroite intimité me donne le droit douloureux et cher de jeter quelques fleurs sur ta tombe? comment oublierai-je que nous reçûmes le jour dans la même contrée, que nous combattîmes ensemble pour l'indépendance de cette belle Italie, notre patrie commune, protégée alors par le drapeau glorieux de la république? que tous deux nous devîmes Français et Lyonnais par choix et par affections, et que pendant vingt ans toujours unis, nous exerçâmes la même industrie et parcourûmes la même carrière? Ah! si ma vive douleur pouvait être adoucie, elle le serait sans doute par les marques d'estime que vous accordez au travailleur probe et intelligent, au bon père, au tendre époux, à l'excellent citoyen, mais elle s'effacera seulement lorsque de nouveau nous serons réunis.

Adieu, Pierre Comini, adieu, ami sincère et dévoué, ton souvenir restera gravé dans nos cœurs. Repose en paix et que la terre te soit légère, la place que tu occupes dans le champ du repos est arrosée par les larmes de tes nombreux amis, honorée par les regrets des patriotes généreux dont tu partageais si vivement les nobles convictions.

Adieu, Comini, adieu!!

M. Bernard, chef d'atelier, a prononcé un discours qui a produit la plus vive sensation; nous regrettons de ne pouvoir la reproduire.

M. BLANC, ancien compagnon d'armes du défunt.

C'est sous cette terre que réside la véritable égalité; là les dignités et les rangs sont confondus.

Ces rangs, ces dignités, objet de l'ambition des âmes vénales et de la corruption des gouvernants!

Celui à qui nous venons rendre ici ce triste et dernier devoir, possédait d'autres dignités: celles d'un cœur pur, d'une âme sensible et des sentiments élevés?

Pierre Comini, natif de Milan, bon père, patriote dévoué, passa quelques années de sa jeunesse dans les armées républicaines ; plusieurs d'entre nous furent ses compagnons d'armes, dans ces temps de glorieuse mémoire, où l'Italie délivrée par nos armes nous élevait des arcs de triomphe ! !

Il crut, comme nous, à ce programme fallacieux, désavoué plus tard par son auteur.

Il crut un moment voir sa patrie renaitre à la liberté.

Quelle peine cruelle n'a-t-il pas dû éprouver en voyant arrêter par des individus indignes du nom français, la marche des hommes généreux qui se dévouaient à l'affranchissement des peuples !

Hier encore, l'espoir d'un meilleur avenir le berçait de patriotiques illusions, lorsque l'impitoyable mort est venu le frapper.

Repose en paix, Comini, que ton ombre généreuse se console, l'époque n'est peut-être pas éloignée où les peuples, trop long-temps outragés, briseront leurs fers sur la tête des tyrans ! Adieu, brave Comini, dors en paix !

UN CHEF D'ATELIER.

Le destin, qui dans sa marche invariable se joue souvent des combinaisons humaines, vient de te ravir à l'estime de tes nombreux amis, par une mort inattendue et prématurée.

Nous avons lieu de te regretter, digne enfant de la grande famille industrielle, car jamais tu ne dédaignas aucun de ses membres, tu les reconnus toujours tes égaux ; aussi des vertus firent seules ta distinction. Ton intelligence droite te fit comprendre que leur pratique était le seul bien précieux que l'homme doit ambitionner avec passion. Mais par une fatalité déplorable, beaucoup l'ignorent, ne sachant de la vertu que le mot, par défaut de connaître la mission toute pacifique et sociale qui est imposée à chacun ici-bas. Ce grand principe nous l'ignorons, parce que nous méconnaissions notre dignité, et que l'estime des autres ne s'acquiert que par celle qu'on a pour soi-même. Peut-être je m'égare dans mes réflexions que ce triste moment me suggère ; néanmoins je me crois obligé de dire qu'une éducation basée sur les devoirs et la nature de l'homme, et plus en rapport avec son organisation physique et morale, amènerait un résultat favorable pour la multitude, et nivellerait peu à peu et sans secousse le genre humain.

Oui, Comini, cette opinion exalte mon cœur à un tel point, que je suppose que si ton âme quittait les régions célestes, où sans doute elle habite pour ranimer ton corps glacé, et faire briller dans tes yeux ce feu divin qui étincelle dans les nôtres, j'aurais ton approbation. Mais que dis-je ! Oh ! trompeuse illusion !.... Tu es cause que j'abuse de ces amis qui m'écoulent, et tu me fais oublier que le temps marche et s'avance à grands pas ; que chaque jour des améliorations le suivent, et que nulle puissance terrestre n'a le pouvoir de le faire ; aujourd'hui il vient de te séparer de nous, toi qui fus bon citoyen, bon ami, bon époux et bon père, demeure donc en paix au champ de l'éternel repos, tandis que nous allons continuer de parcourir la voie qu'il nous trace. Ce voyage est long et difficile, mais étant accompagné de la persévérance, de la modération, de notre droit et de l'équité, espérons que nous atteindrons le but.

Adieu, Comini, puissions-nous de même que toi, et comme tout homme de bien, vivre sans crainte et mourir sans reproche.

Adieu !.... pour la dernière fois, adieu !

M. BAUNE,

Président du banquet Garnier-Pagès, dont COMINI était vice-président.

Le deuil de cette journée est mêlé de grandeur et de consolations : l'ami que nous pleurons fut simple pendant sa vie. Il reçoit à sa mort la récompense de ses vertus civiques et privées, et il n'en est pas moins recommandable pour les avoir exercées sur un modeste théâtre. Les hautes pensées du trépas sont rendues plus solennelles par la présence de cette foule affligée qui se meut vivante dans la cité des morts, pour entendre l'éloge naïf d'un travailleur plébéien. Cette leçon ne sera point perdue, chacun de nous, quelle que soit sa posi-

tion sociale, conservera la mémoire des obsèques de Pierre Comini, et en déplorant la mort inattendue qui l'a frappé comme le boulet tiré au hasard frappe le brave avant le combat, chacun profitera des utiles enseignemens que vos hommages révèlent à tous les citoyens ; cette fois le cortège de la mort n'est pas composé par l'intérêt, la flatterie ou la crainte ; une douleur factice et la puérile étiquette n'ont amené ni somptueux équipage, ni pleureurs à gages ; dans nos regrets, tout est vrai, tout est grand ; 1,500 citoyens viennent payer à un bon citoyen le juste tribut de leur sincère estime. L'étranger qui aura accompagné le convoi, attiré par votre concours immense, dira peut-être : Celui dont ils pleurent la perte comptait dans les rangs de l'armée, de la magistrature, de la haute industrie ? Non, lui répondrons-nous, il fut autrefois simple soldat républicain et versa son sang pour la patrie qu'il avait adoptée ; depuis, devenu Lyonnais par choix et par affection, il fut travailleur, il partagea le fruit de ses sueurs avec ses frères qui souffraient ; citoyen, il comprit la liberté, il l'aima avec enthousiasme, il eût tout fait pour elle : voila ses droits à notre respect, à notre sympathie. C'est au peuple qu'il appartient de prouver que les marbres somptueux, les épitaphes mensongères le cèdent en dignité à la croix de bois de Pierre Comini humble et vertueux.

Le souvenir de cette importante cérémonie sera un monument plus durable que le bronze élevé par l'orgueil ; quand ces tombes perpétuelles érigées par le luxe que fait la douleur, seront brisées par le temps, lorsque les inscriptions et les titres pompeux qui couvrent leurs faces dorées seront cachés sous une vile poussière, le nom de Pierre Comini sera encore prononcé avec émotion par les petits enfans de ses amis nombreux. N'oublions point que le tombeau qui recèle le secret des grandes pensées nous invite à devenir meilleurs, que tous en venant visiter la cendre nous devons songer à mériter de semblables funérailles, à tout sacrifier au devoir, à la liberté, au peuple qui seula la mémoire du cœur ; ton âme, Comini, dégagée de son enveloppe périssable sourira à nos efforts constans, et au jour du succès tu marqueras nos places au Panthéon populaire. Dors donc en paix, Comini, et reçois nos adieux.

Après eux, M. Kauffmann, ami de Comini, s'est livré sur sa tombe à une improvisation brillante dont nous n'avons pu retenir que quelques phrases.

Citoyens !

Vous le regretterez, vous qui l'avez connu, mais nos larmes seront bien plus amères à nous qui avons vécu, pour ainsi dire, dans les replis de son cœur. Nous étions par sympathie attirés vers lui, vieux soldat, et ses qualités, ses vertus privées nous le faisaient chérir....

Enthousiaste de la liberté, ami des prolétaires dont il s'honorait de faire partie, il jalonna son existence de sacrifices en se jetant dans toutes les associations qui avaient pour but d'éclairer la classe pauvre et d'améliorer le sort du prolétaire, car il avait compris, lui, aujourd'hui que nos révolutions ont brisé une partie des privilèges attachés à la naissance et au rang, et que le reste de ces privilèges se débat vainement contre la raison humaine qui les envahit et les dévore, il avait compris que le travail sanctifie l'existence, qu'il sanctifie notre court passage sur cette terre, et que le travailleur est le premier entre tous les citoyens de la France....

Si quelque chose a pu, avec les larmes de son épouse et de ses amis, jeter de l'amertume sur ses derniers momens, c'était de mourir avant d'avoir vu le prolétaire affranchi du joug sous lequel il gémit encore, et que le progrès des lumières et l'intérêt bien entendu du pays ne tarderont pas à détruire....

Oui, la mort nous décime, nous venons ici un à un, mais il en reste toujours, et ceux qui demeurent ne se reposeront que lorsqu'ils auront rempli la mission qu'ils ont entreprise, celle d'éclairer le peuple et d'affranchir le prolétaire.

De longs bravos ont suivi toutes ces allocutions.

Manufacture des Tabacs.

La manufacture des tabacs de Lyon est administrée par MM. Roucher, régisseur, Moirou, inspecteur, et Bréban, contrôleur. Lorsque M. Roucher quitta Tonneins, où il était employé à la manufacture de cette ville, les ouvriers saluèrent son départ par des démonstrations ostensibles, qui témoignaient combien ils étaient heureux de l'éloignement d'un chef dont la présence était devenue pour eux une calamité; aussi sa conduite à Tonneins lui valut-elle de l'avancement; et le poste qu'il occupe aujourd'hui à Lyon, où il vient de se signaler de nouveau à la bienveillance du pouvoir, en renvoyant de la manufacture, sans motifs, sans prétextes même, des malheureux pères de famille sans aucun moyen d'existence, réduits au désespoir et à la plus affreuse misère. Le gouvernement a le projet d'introduire des machines à vapeur dans les manufactures de tabac; mais il est si faible et si décevant, que n'ayant pas osé dire franchement : *Nous ne voulons plus d'ouvriers*, il s'est trouvé des hommes assez inhumainement souples pour abreuver d'amertume et de dégoût ces malheureux, afin de pouvoir leur dire plus tard : « Vous avez refusé de travailler, c'est pourquoi nous vous avons remplacés par des machines à vapeur. » Agens cruels d'un pouvoir ennemi juré du prolétariat, vous serez un jour appelés à rendre compte des malheureux que vous avez faits de votre propre mouvement et par procuration !

Un pauvre ouvrier râpeur s'étant présenté à M. Roucher, avec sa femme enceinte et ses quatre enfants en bas âge, pour implorer sa commisération, cet homme implacable lui a répondu avec cette arrogante dureté qui caractérise un cœur de bronze : *Retirez-vous, je ne vous connais pas !* Et voilà comme les individus, broutant au râtelier du budget, traitent les travailleurs !

M. Bréban, contrôleur de la comptabilité, porte un nom d'un bien fâcheux augure; son homonyme laisse certains souvenirs dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, que sa famille a le plus grand intérêt à faire oublier, sans cependant rien vouloir préjuger sur l'accusation qui pèse sur M. Bréban, sa disparition subite n'étant pas une preuve irrécusable de sa culpabilité. D'ailleurs il est possible que le Bréban de la manufacture des tabacs n'ait aucun rapport avec le Bréban de l'enregistrement.

Nous reviendrons souvent sur la manufacture des tabacs de Lyon, et les hommes placés à sa tête. (Communiqué.)

NOUVELLES

Lyon.

Nous lisons dans le *Précurseur* d'avant-hier un ordre du jour de M. le baron Aymard, dans lequel il est dit que le sergent du poste de la barrière St-Just, dont nous avons parlé dans notre numéro du 5, a été injustement attaqué par la *Glaneuse*. L'abondance des matières nous force de renvoyer à jeudi notre réponse à M. le baron.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Nous avons annoncé qu'au nombre des ouvrages dramatiques qui seraient incessamment représentés sur le théâtre des Célestins, au bénéfice d'Adam, figurait en première ligne la *Tour de Stockholm*. Aujourd'hui nous croyons devoir, dans l'intérêt positif de l'art, annoncer aussi que l'archevêque Troll, primat d'Upsal, joue dans ce drame un rôle important. Les nombreux forfaits de ce haut dignitaire de l'église n'étaient pas encore sortis de l'histoire, et c'est la première fois qu'ils vont être dévoilés sur la scène. « *Ce prelat, dit l'historien Archenholtz, ne connaissait d'autres lois que les passions, et d'autres moyens d'autorité que les potences et les bourreaux.* »

Nous pensons que ces explications détruiront, dans le public, l'imputation de faussaire et de calomniateur, que quelques gens intéressés auraient pu soulever contre l'auteur de la *Tour de Stockholm*. Du reste,

nous n'avons rien à dire encore quant au mérite dramatique et littéraire de cet ouvrage, que nous ne connaissons pas autrement.

GLANE.

Que diable, ma bonne duchesse, votre position comme chef de parti devait vous empêcher de faire l'enfant.

— La *Gazette de France*, après avoir donné la régence à la duchesse d'Angoulême, ajoute : *Que dira l'enfer ?... L'enfer dira, vieille radoteuse, que votre duchesse ne vaut pas le diable.*

— Le drapeau de la légitimité va être employé à faire une layette.

— Les femmes stériles qui voudront avoir des enfants, devront aller prendre les eaux de la Vendée.

— On assure que M. d'Argout, en apprenant que la duchesse était enceinte, s'écria : Ah ! à la bonne heure ! j'aurai enfin un nouveau-né.

— Un journal ministériel, pour dire que le roi était entouré de l'affection générale, a dit : S. M. est entourée de l'infection générale. Farceurs de compositeurs.

— Que dites-vous de la mère de votre roi ? disait un juste-milieu à un carliste. — Et vous, répliqua celui-ci, que dites-vous du père du vôtre ?

— Laffitte est forcé de vendre son hôtel, parce qu'il n'a pas voulu vendre sa conscience.

— Savez-vous pourquoi on ne donne plus de poignées de main au peuple ? — C'est parce qu'il ne les accepterait pas.

— Depuis quelques jours le *Courrier de Lyon* dit beaucoup moins de bêtises. C'est sans doute parce que tous ses articles sont empruntés aux autres journaux.

— M. Véroillot est un député ministériel. Ce n'est pas étonnant, il est marchand de bois, il doit se connaître en bûches.

— La duchesse de Berry a été arrêtée sous le manteau de la cheminée. Il paraît que c'est aussi sous ce manteau-là qu'elle s'est mariée.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

On a perdu, vendredi 8 courant, dans l'après-midi, de la rue Tupin à la rue St-Côme, un sac noir contenant une bourse dans laquelle était quelq'argent, et un effet de deux mille francs. Le rendra-t-on ? M. Ravier, rue Poulallerie, n. 18. Il y aura récompense.

Librairie.

— Brochure in-8° de 48 pages, imprimée chez G. Rossary, sur vélin satiné, une couverture imprimée.

Chez L. Babeuf, libraire, rue St-Dominique, n° 2 ;

Auguste Baron, libraire, rue Clermont ;

Targe, libraire, rue Lafont ;

Ayné, libraire, place Bellecour, n° 2 ;

L'auteur : { rue Bourbon, n° 59, au 2°, } de 10
et nouvelle rue de la Préfecture, n° 5, au 2°, } à 4 h.

[145] L'AVIS SANITAIRE pour 1853, contenant les nouvelles observations des consommateurs du CAFÉ DE SANTÉ et du CAFÉ-CHOCOLAT rafraichissant dit de la *Trinité*, se trouve en lecture dans tous les cabinets littéraires, et se distribue gratis dans les dépôts.

A Lyon, chez MM. Paillasson frères, négociants, rue Lanterne, n° 1.

J. A. GRANIER, Gérant.